



*Et si un appel pouvait tout changer ?*

16  2   
ANS   ETÉS

AIMEE FRIEDMAN | MILAN

**16**  **2**   
**ANS**     **ETES**

Mise en pages : Petits Papiers  
Correction : Laurent Palet  
Photo de couverture : © Esmée Holdijk/unsplash.com/@esmeeholdijk

Titre original : *Two Summers*  
*Copyright © 2016 by Aimee Friedman. All right reserved.*  
*Published by arrangement with Scholastic Inc., 557 Broadway, New York, NY 10012, USA.*

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français  
par l'agence Editio Dialog, Michael Wenzel, Lille.

Pour l'édition française :  
© 2017 éditions Milan  
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France  
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse  
ISBN : 978-2-7459-8655-9  
editionsmilan.com

AIMEE FRIEDMAN



Traduit de l'américain par  
Alison Jacquet-Robert

MILAN



*À ma famille, la meilleure de tous les univers.*



« Dans l'espace infini, même les événements les plus improbables doivent se dérouler quelque part... Des gens avec la même apparence, le même nom et les mêmes souvenirs que nous, qui vivent chaque permutation possible de nos choix de vie. »

Max Tegmark

« Je demeure dans le Possible. »

Emily Dickinson







# PROLOGUE





.....  
LUNDI 3 JUILLET, 7:37 P.M.  
.....

*U* n... deux...

Je regarde fixement l'heure sur mon téléphone et compte les secondes en silence jusqu'à ce que 7:17 se transforme en 7:18. Mon cœur semble battre la mesure.

*Dix... onze...*

– Summer, arrête, m'ordonne ma meilleure amie, Ruby Singh.

Je tourne mon regard vers elle. Ses yeux marron foncé ont beau être fixés sur la route, elle a quand même deviné ce que je faisais.

– ... Faire une fixette sur l'heure ne va pas nous faire avancer plus vite.

– Je sais bien.

Mes joues sont rouges. Je me trémousse sur le siège passager et fais passer mon téléphone d'une main moite à l'autre.

*Vingt et un... vingt-deux...*

Le truc, c'est que j'aimerais pouvoir contrôler l'heure : la ralentir, l'accélérer à ma guise. Les minutes et les heures sont pour moi incertaines, inconstantes. Pendant la majeure partie de ma deuxième année de lycée (qui s'est terminée la semaine dernière), je suis arrivée en retard et hors d'haleine en cours. Mais les rares fois où j'ai été invitée à une soirée, je suis arrivée ridiculement tôt. Je suis maudite.

En cette soirée d'été grisâtre, je suis encore perdante. Je lève le nez de mon téléphone – *trente-six... trente-sept...* – et jette un nouveau coup d'œil à l'autoroute, toujours bloquée par les bouchons. Les feux arrière rouges brillent comme des lucioles.

L'estomac noué, je murmure :

– Je vais rater mon avion.

Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. C'est moi qui ai refait deux fois ma valise, hésitant sur le moindre vêtement. Et c'est moi qui me suis disputée avec ma mère juste avant de quitter la maison, raison pour laquelle j'ai dû, en larmes, appeler Ruby pour qu'elle m'emmène à l'aéroport...

– Mais non, me répond Ruby d'un ton ferme en changeant de voie.

Ses bracelets brésiliens glissent de haut en bas sur ses poignets quand elle tourne le volant.

– ... T'inquiète, je suis sur le coup. Et sérieusement, range ton téléphone. Je croyais que tu n'avais presque plus de batterie.

– C'est vrai.

Je soupire, tripote mes propres bracelets – je porte toujours les deux que Ruby m'a faits – et glisse un regard à mon portable.

*Cinquante-huit... cinquante-neuf...*

Avant que la minute suivante ne puisse s'afficher, je lâche mon téléphone dans mon sac en toile du Whitney Museum plein à craquer, posé à mes pieds. Je n'aurais même pas dû emporter mon portable, je ne pourrai pas m'en servir à l'étranger. Mais il me manque déjà, comme un membre fantôme. Je me demande si maman va m'envoyer un texto d'excuse – ou peut-être qu'elle attend que je lui écrive en premier ? Puis je m'efforce de penser à autre chose.

La voiture fait un petit bond en avant. Je jette un coup d'œil furtif et désolé à la pendule cassée sur le tableau de bord

de Ruby, où clignote un éternel et inutile « 12:00 ». Pour me distraire, je me penche et fouille dans mon sac pour m'assurer que j'ai tout le strict minimum. Des chewing-gums et des magazines pour l'avion. Mon guide touristique, épais et brillant. Une version papier du mail de mon père avec son adresse et ses numéros de téléphone. Mon appareil photo flambant neuf. Mon passeport.

Une pointe d'excitation m'envahit lorsque je le sors. Je feuillette ses pages immaculées, dépourvues du moindre tampon : je n'ai encore jamais quitté le pays. Quand je tombe sur ma photo d'identité, je fronce les sourcils. Mes cheveux blond cendré qui tombent en vagues décoiffées, mon sourire en coin et un œil bleu gris tout juste un peu plus grand que l'autre. À sept ans, j'ai vu pour la première fois une peinture de Picasso, une femme aux traits sens dessus dessous, et je m'y suis reconnue. « Tu es folle », m'a répondu Ruby lorsque je lui ai confié cette impression.

– Ça alors ! dit-elle à présent, avec une incrédulité feinte. Alors comme ça, j'avais encore raison ?

Je cligne des yeux et redresse la tête pour m'apercevoir que la voiture avance rapidement. À travers la vitre, la sortie annonce « AÉROPORT ». Soulagée, je pousse un cri perçant. Ça ne m'arrive presque jamais, mais la situation l'exige.

– Tu as toujours raison.

Ma meilleure amie me lance un grand sourire. Alors qu'elle prend la bretelle de sortie, le tonnerre gronde au-dessus de nos têtes. Nous sursautons toutes les deux légèrement.

Il ne serait pas étonnant qu'un orage survienne : il a fait lourd toute la journée, un temps humide propice aux moustiques. J'adore l'été, et pas seulement parce que c'est ce que signifie mon prénom, Summer. J'adore sentir l'herbe fraîchement coupée me chatouiller la plante des pieds. Les petites robes

en coton. Les glaces à l'eau. L'odeur de fumée des barbecues à la nuit tombée. Il y a comme un sentiment magique d'infinies possibilités qui s'étend à la manière d'un pont entre juin et août. Comme si tout pouvait arriver.

Jusque-là, cet été promettait d'être encore plus magique, plus riche en possibilités que d'habitude. Mais à présent, alors que des nuages rebondis s'amoncellent au-dessus de nous, un frisson d'inquiétude me parcourt la colonne vertébrale.

– Et si c'était un mauvais présage? je demande à Ruby tout en attachant nerveusement mes cheveux en un vague chignon.

Les premières pistes apparaissent. Ruby appuie sa sandale compensée sur l'accélérateur et me répond, d'un ton moqueur :

– Toi et tes présages.

Le tonnerre gronde de nouveau et m'arrache un tremblement. Je sais bien que c'est idiot de croire aux signes et aux auspices. Mais la superstition peut être bien utile pour les personnes indécises : elle nous sort du pétrin. Prend la décision à notre place.

Ruby se gare devant le terminal Delta, qui grouille d'activité. Je ne ressens pas au creux de mon ventre la boule d'impatience à laquelle je m'attendais. Je détache ma ceinture d'une main peu assurée. Des gouttes de pluie commencent à s'abattre sur le pare-brise.

– Et si...

Je m'interromps, la gorge sèche, l'esprit soudain plein de doutes.

– Tes deux mots préférés, me taquine Ruby en attrapant son latte plus vraiment glacé sur le porte-gobelet.

Quand je l'ai appelée, plus tôt, elle était en plein travail au café. Elle a dû inventer une excuse pour que son chef la laisse partir – mais pas avant d'avoir préparé des boissons pour nous deux. J'ai avalé mon moka frappé entre deux reniflements, tandis qu'on s'éloignait de chez moi.

Je continue, l'estomac noué :

– Et si ma mère avait raison ?

Je nous revois, ma mère et moi, face à face dans la cuisine : l'acrimonie dans sa voix, son front plissé de colère et d'inquiétude. Je me trémousse sur mon siège en écoutant le ronflement des avions qui décollent et atterrissent non loin de là.

– C'est peut-être une erreur...

Ruby secoue la tête, ses cheveux noirs soyeux effleurent ses épaules bronzées.

– Non. Ce n'est pas une erreur. C'est ta destinée.

Elle écarquille ses yeux lourdement maquillés et me jette un regard empreint d'une telle urgence que j'ai presque l'impression d'être poussée hors de la voiture.

– Ne pense pas à ta mère. Tu vas passer le meilleur des étés, Summer.

Elle glousse et je souris malgré moi, déjà plus détendue.

– Tu vas te trouver un Français canon, continue Ruby en haussant les sourcils, et Hugh Tyson ne sera plus qu'un lointain souvenir.

Je ris et pique un fard. Il n'y a vraiment que Ruby pour évoquer pile à ce moment-là ma vieille fixette sans espoir. Je pense à Hugh. Ses yeux gris-vert et sa peau brun clair. Son intellect de futur major de promo. Sa parfaite indifférence à mon égard.

– Changer de pays ne va pas soudain me rendre visible aux yeux de la gent masculine.

Ruby soupire. Ma meilleure amie, avec sa bonne dose de confiance en elle et sa silhouette pulpeuse, ne connaît pas le sens de l'expression « non réciproque ». Elle a déjà eu trois semi-copains (trois de plus que moi, il faut bien le dire) et m'a annoncé la semaine dernière qu'elle comptait « tomber amoureuse pour de vrai » cet été. En ce qui me concerne, je me garde bien de me fixer des objectifs aussi peu réalistes.



Une petite lueur d'espoir s'éveille toutefois en moi et suffit à me faire oublier pour le moment les inquiétudes de ma mère. Je fourre mon passeport dans mon sac, que j'accroche à mon épaule, et dis à Ruby, avec sincérité :

– Mais merci quand même.

Je l'enlace par-dessus le levier de vitesse, la gorge nouée en sentant l'odeur familière de son parfum floral.

– Bizzz puissance deux.

– Pareil.

On a inventé cette phrase en première année de primaire, lorsque l'on s'est rencontrées. J'ai d'autres bonnes amies, mais Ruby est comme une sœur. Soudain, l'idée de me lancer sans elle dans cette aventure m'intimide. Comment vais-je survivre toute seule ?

– Vas-y, me dit-elle en faisant un signe de tête vers le terminal. Envoie-moi un texto en... ah non, tu ne pourras pas.

– Je t'appellerai, promis. Et je t'enverrai des mails. Et n'oublie pas de vérifier Instagram. À longueur de journée.

J'entends le rire de Ruby alors que j'ouvre la portière et rejoins la mêlée sur le trottoir : des voitures et des taxis à l'arrêt, leurs portières grandes ouvertes comme des bouches tandis que des gens manœuvrent leurs bagages en lançant des au revoir. Une pluie froide s'abat sur mes jambes et mes orteils, et je regrette de n'avoir mis qu'un short et des claquettes avec mon T-shirt et mon sweat à capuche. Je remonte la fermeture Éclair de mon sweat, contourne la voiture en courant et récupère ma valise avant de la traîner derrière moi vers les portes coulissantes du terminal.

Puis je m'arrête et regarde par-dessus mon épaule. Je suis prise d'une envie soudaine d'attraper mon appareil et de prendre une photo de la voiture de Ruby sous la pluie. Une dernière image avant le départ. Mais mon amie redémarre et

s'éloigne dans un cliquètement d'essuie-glace. Et même sans horloge sous les yeux, je sais que l'heure tourne. Alors j'inspire un bon coup et pénètre dans l'aéroport brillamment éclairé.

Vas-y, m'a dit Ruby. Je sens l'adrénaline m'envahir, et je navigue parmi la foule de voyageurs et le bourdonnement des langues étrangères qui emplissent l'air. Je réussis à récupérer ma carte d'embarquement et à enregistrer ma valise, toute fière et surprise d'en avoir été capable. Je n'ai pris l'avion seule qu'une fois auparavant, un week-end, pour aller en Floride rendre visite à mes grands-parents. Tous mes autres voyages, je les ai faits avec ma mère.

*Maman.* Ma gorge se serre et je trébuche sur la valise à roulettes d'un autre voyageur.

Ruby m'a dit de ne pas penser à elle. Mais au moment où je m'élançais vers la sécurité, je n'arrive à penser à personne d'autre. Je l'imagine dans la tranquillité de notre maison, redressant ses lunettes en écaille en regardant tomber la pluie. Est-ce que ça l'inquiète que je prenne l'avion par ce temps ? Qu'on se soit quittées en si mauvais termes ? Ou aurait-elle voulu que je ne parte pas du tout ?

Je me revois débarquer d'un bond dans la cuisine, mes bagages derrière moi, en retard et radieuse. Fin prête. Maman était appuyée contre le plan de travail, les yeux baissés, le visage pâle. Elle n'avait même pas mis ses chaussures. Mon cœur s'est serré. Je savais que ma mère n'était pas ravie à l'idée que je parte en voyage – elle se comportait bizarrement depuis que papa m'avait invitée. J'aurais dû faire semblant de ne pas remarquer cette dernière bizarrerie. J'aurais dû me diriger vers la porte d'entrée et notre voiture. Mais c'est comme triturer une plaie ; je lui ai demandé ce qui n'allait pas.

– Je... (Elle s'est raclé la gorge.) À vrai dire, Summer, je ne suis pas sûre que tu devrais y aller.

J'ai senti mon sang se figer dans mes veines.

– Je ne suis pas sûre que tu sois vraiment... prête. (Un autre raclement de gorge.) J'ai peur que tu ne sois déçue. Tu sais comment il est.

Lui, c'est mon père, l'ennemi juré de ma mère. L'agacement qu'elle éprouve à son égard m'énerve. Oui, ils ont divorcé quand j'avais onze ans, une rupture nette et précise, comme un boucher qui tranche un morceau de viande. Papa est alors parti en Europe tandis que maman et moi sommes restées à Hudsonville, ville banale de l'État de New York. Et oui, papa n'a été qu'une présence fantôme depuis, envoyant de temps en temps un mail ou appelant à l'occasion sur Skype. Il est revenu une fois à Hudsonville pour m'emmener prendre un rapide déjeuner (« Comment ça se passe à l'école? Comme tu as grandi! Faut que je file, mon cœur. ») avant de s'évanouir de nouveau.

Mais je ne tiens pas rigueur à mon père de son inconstance ; c'est un artiste, après tout. Un artiste connu. Pas assez pour être reconnu par l'agent de sécurité qui me fait à présent signe de passer au détecteur de métal. Mais suffisamment pour que ses grandes peintures aux couleurs vives trônent dans des galeries et des musées. Je me souviens de la fierté que j'ai ressentie l'année dernière en voyant son nom, Ned Everett, dans la rubrique « Arts » du *New York Times*, juste à côté d'une photo de lui, très beau dans ses habits tachés de peinture.

D'ailleurs, le tableau qui l'a rendu célèbre, c'est un portrait de moi à l'âge de onze ans : une petite fille aux cheveux blonds et aux grands yeux, dans un champ de coquelicots sorti tout droit de son imagination. Je n'ai jamais vu ce tableau en vrai. Il est exposé dans un musée du sud de la France.

Et c'est justement là où je vais cet été.

L'excitation fait battre mon cœur comme un tambour et je m'éloigne de la sécurité d'un pas rapide. *Je vais en France!*

Non seulement voir « mon tableau », comme j'aime y penser, mais aussi passer enfin du temps avec mon père. Je rejoins ma porte d'embarquement au petit trot, avec mon sac qui rebondit contre ma hanche. Je me souviens du mail qui a bouleversé ma vie, en avril dernier.

« Mon cœur, écrivait mon père, je n'arrive pas à croire que tu vas avoir seize ans cet été (c'est fou comme le temps passe vite!). Viens donc fêter ça avec moi! Comme tu le sais, j'habite la majeure partie de l'année à Paris, mais je passe l'été dans le sud de la France, en Provence. J'ai une grande maison de vacances qui grouille toujours d'amis artistes, dans une rue pavée. On mangera des croissants en profitant du soleil. Qu'en penses-tu? »

J'ai fixé l'écran, surexcitée et incroyablement. Mais pour une fois, je n'étais pas indécise. Je n'avais pas le moindre doute. J'ai observé tout autour de moi la monotonie étouffante de ma chambre, avec ses posters et ses livres, et par la fenêtre, la rangée de pavillons identiques de l'autre côté de la rue. Je pouvais m'échapper. Passer l'été, ma saison, au milieu des pavés et des croissants. Cette certitude m'a fait tourner la tête.

Évidemment, maman a été plus dure à convaincre. Elle a commencé par refuser catégoriquement, comme effrayée par l'idée même de me voir partir (j'ai aussitôt éclaté en sanglots – je ne suis pas du genre à pleurer, sauf, apparemment, quand il s'agit de ce voyage). Puis, des conversations téléphoniques à voix basse ont commencé entre mes parents. C'était la première fois, à ma connaissance, qu'ils se parlaient depuis des années. J'ai entendu maman dire que je n'étais pas prête, ce qui m'a blessée. D'autres élèves de l'école étaient déjà partis en colo en Europe ou en Amérique du Sud. Ruby était allée en Inde avec sa famille à deux reprises. C'est vrai, j'étais timide et

je menais une existence protégée dans ma banlieue tranquille. Mais maman ne pouvait quand même pas me garder dans un cocon pour toujours, pas vrai ?

Après une semaine de coups de téléphone en sourdine, et, de mon côté, des heures entières à me ronger les ongles, maman a accepté de me laisser partir. Mais uniquement parce que papa était d'accord pour que je travaille auprès de lui comme « assistante ».

– Si tu n'as pas un petit job sur place, m'a expliqué maman d'un ton qui ne présageait rien de bon, tu seras complètement désœuvrée.

Il est vrai que j'ai travaillé tous les étés depuis mes treize ans, à panser les bobos au centre de loisirs, à servir du pop-corn au ciné du centre commercial ou à ranger les livres de poche à la librairie du coin, *Entre les lignes*. Cette fois, j'organiserais les esquisses dans l'atelier de mon père et je lui commanderais de nouveaux pinceaux en ligne. Cela me paraissait tout à fait faisable, tant qu'on ne me demandait pas de faire preuve de talent artistique. Je suis incapable de dessiner ne serait-ce qu'un bonhomme bâton.

J'arrive à ma porte d'embarquement, en sueur et essoufflée. Les passagers de mon vol – Delta 022, direct jusqu'à Marseille – sont en train de monter à bord. Alors que je reprends mon souffle, je jette un coup d'œil par les grandes fenêtres qui font face à la piste. L'avion est là, tout blanc et élancé, parsemé de gouttes de pluie. Le soulagement et l'euphorie me font pétiller l'estomac. *Ça y est, j'y suis !*

Je rejoins la queue sinueuse, derrière une mère et sa fillette qui discutent en français. J'apprends l'espagnol à l'école (une idée de ma mère), mais depuis avril, je me suis mise à googliser des mots français. La mère parle de la pluie, et sa fille glousse. Je déglutis avec peine.

Je suis fille unique, et ma mère et moi sommes particulièrement proches. Nous passons souvent nos soirées pelotonnées sur le canapé devant Netflix ou assises sur le perron avec un pot de crème glacée, à étudier les étoiles. Maman aime me parler des théories qu'elle enseigne à ses étudiants en philosophie à l'université d'Hudsonville. Une fois, elle m'a raconté que certains philosophes et scientifiques sont fermement convaincus que d'autres planètes sont habitées – il y a tellement de galaxies qu'il ne peut pas en être autrement. Je me suis dit que peut-être, puisque je ne plaisais à aucun garçon sur Terre, j'avais encore une chance de plaire un jour à quelqu'un d'une autre galaxie. Bref, j'espérais avoir un extraterrestre comme petit ami. Génial.

Mais parmi toutes les théories de maman, ma préférée est celle sur les univers parallèles, l'idée que quelque part, dans l'espace ou dans le temps, une infinité de versions de nous-mêmes existent. Et que chacune vit chaque issue possible des différentes décisions que nous prenons. Un peu comme une version cosmique d'une *Aventure dont vous êtes le héros*. Cette idée me hante, me donne le frisson, et le ciel nocturne m'en paraît d'autant plus vaste.

Cet été, je le réalise, maman sera toute seule sur le perron, avec pour unique compagnie ses théories et notre chat bougon, Ro. Bon, ma tante, sa sœur jumelle, passera peut-être lui rendre visite mais, le soir, elle va souvent à des concerts ou au théâtre. Peut-être que la réticence de maman face à mon voyage avait moins à voir avec papa qu'avec la perspective de ces soirées en solitaire.

Le regret cogne dans ma poitrine comme un deuxième cœur. J'avance dans la queue en fouillant dans mon sac, à la recherche de mon téléphone. Je suis encore fâchée contre ma mère, mais je devrais lui envoyer un message ou l'appeler avant

de monter dans l'avion. Le souvenir de notre dernier échange dans la cuisine m'arrache une grimace.

– Tu ne veux pas que je sois heureuse ! ai-je crié. Je suis prête ! J'ai presque seize ans !

Il est possible que j'aie tapé puérilement du pied.

– Et puis, pourquoi tu détestes papa à ce point ? Il me paie mon billet d'avion. Tu ne peux pas lui lâcher la grappe ?

Mes yeux se sont remplis de larmes.

Maman ne m'a pas réconfortée. Les lèvres blanches, elle a rétorqué :

– Je sais que ton père t'a offert cette incroyable opportunité. Mais tu devrais prendre garde...

Elle s'est de nouveau raclé la gorge.

– ... Ce ne sera peut-être pas ce à quoi tu t'attends. Les apparences sont parfois trompeuses.

Sa réponse vague n'a fait que m'énerver davantage, comme une démangeaison au milieu du dos impossible à soulager. Mes larmes se sont mises à couler et je lui ai répondu qu'elle se montrait injuste, ce à quoi elle m'a rétorqué qu'elle était seulement inquiète – une excuse que les parents adorent répéter quand ils se montrent injustes. Je suis sortie en trombe de la cuisine, et lorsque Ruby a fini par venir me chercher, j'ai quitté la maison sans dire au revoir à ma mère.

Quand je sors mon portable, je vois deux appels manqués et un texto de ma mère. Je ressens un mélange de culpabilité et de triomphe : il semblerait qu'elle se soit excusée en premier. Mais son message dit simplement : « Dis-moi quand tu arrives à l'aéroport, OK ? » Froid et clinique.

De ma main libre, je tripote les bracelets sur mon poignet. Que répondre ? Ma barre de batterie est dans le rouge. J'en suis probablement à deux pour cent. Je pourrais simplement répondre : « Arrivée, en train d'embarquer », sur le même ton

laconique. C'est ce que me recommanderait Ruby, j'en suis sûre. Mais ce que j'ai vraiment envie de dire, c'est : « Je suis désolée qu'on se soit disputées, maman, dis-moi que mon voyage en France va bien se passer, parce que je ne suis pas vraiment rassurée. OK? »

Avant d'avoir pu écrire quoi que ce soit, je m'aperçois que la maman française et sa fille ont nettement avancé. Je me dépêche de les rattraper. Au même moment, un énorme éclair déchire le ciel d'un zigzag au-dessus de la piste. Une exclamation m'échappe et je suis prise d'une poussée de panique. D'autres exclamations retentissent tout autour de moi. Le tonnerre gronde au-dehors. Je pense tout bas : *présage, présage, présage.*

« Tu as vu ça? » J'envoie le message à ma mère d'une main tremblante.

« Non », répond-elle immédiatement. Je me demande si elle attendait, le téléphone à la main. « Quoi? »

Hudsonville est à quinze bons kilomètres de l'aéroport, peut-être que l'orage n'y est pas encore arrivé. Tous les passagers à la porte d'embarquement murmurent, les yeux rivés vers les fenêtres. Dans un craquement, la voix d'une hôtesse s'élève du haut-parleur et annonce calmement que l'embarquement continue, que les conditions météorologiques n'empêcheront pas le bon déroulement du vol. Ma gorge se noue et j'agrippe mon téléphone. Je ne veux pas alarmer maman en lui racontant ce que j'ai vu. Et puis, si c'était vraiment dangereux, la compagnie aérienne annulerait le vol, non?

Mais qu'est-ce que j'en sais? Je n'ai même pas seize ans.

J'essaie de prendre exemple sur Ruby, mature et imperturbable. Je relève le menton et avance d'un pas. La queue diminue rapidement.

Mes doigts sont un peu plus fermes lorsque je réponds à ma mère : « Rien. Arrivée, en train d'embarquer. »



« Sois prudente, réplique-t-elle immédiatement. Appelle-moi quand tu arrives. »

J'étudie son message. Est-ce qu'elle me dit d'être prudente parce qu'elle est au courant pour l'éclair ? Ou est-ce que je lis trop de choses dans son texto, cherchant peut-être une bonne raison de... quoi ? Ne pas monter dans l'avion ? N'importe quoi ! Malgré la désapprobation de ma mère, malgré mon anxiété et mes doutes persistants, malgré l'orage, je veux partir plus que tout au monde. Et je vais le faire.

La mère française s'avance et prend sa fille dans ses bras. Je la regarde tendre leurs cartes d'embarquement à l'hôtesse et franchir les portes du couloir qui mène à l'avion. La petite fille me lance un regard prudent par-dessus l'épaule de sa mère.

C'est mon tour.

Je ressens un frisson d'excitation en avançant, ma carte d'embarquement dans une main, mon téléphone dans l'autre. Maintenant, plus possible de reculer.

Puis mon portable se met à vibrer. Ce doit être maman. Ou Ruby.

Mais non. Sur l'écran s'affichent les mots « NUMÉRO INCONNU ».

J'hésite.

Qui cela peut-il bien être ? Un mauvais numéro ? Maman, qui m'appelle d'une autre ligne ?

Dois-je répondre ? Ou ignorer l'appel ?

Un dilemme. Ce n'est vraiment pas mon truc.

« Buzz, buzz. Buzz, buzz. »

Un homme costaud portant une valise pousse un long soupir et me dépasse. Il tend sa carte d'embarquement pour qu'on la lui scanne, puis franchit la porte. De plus en plus de gens commencent à passer devant moi. Je reste immobile, comme un poteau planté dans un cours d'eau.

« Buzz, buzz. Buzz, buzz. »

– Dernier appel pour l'embarquement du vol numéro 022!

L'hôtesse à son comptoir parle dans le micro, mais ses yeux sont rivés sur moi. Elle porte trop de maquillage, un tailleur ajusté bleu marine et des talons vertigineux.

– Je répète, dernier appel.

Mon téléphone continue de vibrer. Je devrais le mettre en silencieux. L'ignorer. La batterie est presque vide. Il ne reste plus que quelques minutes avant le décollage.

Mais...

Et si? Et si c'était important? Et si décrocher changeait le cours de ma vie?

L'hôtesse me regarde en haussant les sourcils. Mon téléphone vibre. Mon cœur s'emballe. Le tonnerre gronde au-dehors.

Et alors...